

qu'il venait de recevoir avait mis un masque de pâleur et d'angoisse, et il reprit rapidement le chemin du château.

La comtesse l'avait vu venir de loin, et, debout sur la plus haute marche du perron, rayonnante d'amour, de confiance et d'espoir, elle l'attendait.

Gontran était un de ces hypocrites consommés, chez qui la dissimulation atteint, dans certains cas, les proportions de l'héroïsme, et qui, placés sur des charbons ardents, souriraient si le sourire était nécessaire à la réussite d'un de leurs plans.

Pendant le dîner et pendant toute la soirée il fut charmant comme de coutume, et l'observateur le plus perspicace aurait été incapable de découvrir en lui la moindre trace des préoccupations qui le dévoraient.

Quelques minutes avant de se retirer dans son appartement, le baron prévint Mme de Kéroual qu'il ne déjeunerait point avec elle le lendemain, et qu'il partirait de bonne heure pour Epinal, où l'appelaient quelques affaires.

—Vous feriez bien de donner vos ordres ce soir même, afin que la voiture soit prête, lui dit la comtesse.

—C'est inutile. J'ai l'intention de faire ce petit voyage à cheval.

—Étienne vous accompagnera-t-il ?

—A quoi bon ? Je descendrai à l'hôtel. Un domestique me serait inutile et ne ferait que m'embarrasser.

—Serez-vous de retour pour l'heure du dîner ?

—C'est plus que probable. Si cependant, par un hasard que je ne prévois pas, je me trouvais un peu retardé, n'en éprouvez, je vous en supplie, ni étonnement, ni inquiétude.

Mme de Kéroual le promit. Gontran lui baisa la main avec une tendresse passionnée et respectueuse, et monta chez lui.

Le lendemain, à neuf heures du matin, il se mettait en selle.

Tout au plus lui fallait-il une heure pour arriver à Rixviller : mais comme il ne voulait point laisser soupçonner qu'il allait moins loin qu'Epinal, il était forcé de partir trop tôt, et il se proposait de faire un long détour à travers les bois, afin de n'arriver qu'au moment indiqué par Olympe Silas, sous le pseudonyme de Léon Randal.

Tandis qu'il laissait son cheval marcher au pas, tout en réfléchissant au meilleur parti à tirer d'une situation effroyablement difficile, le temps passait.

Ouze heures venait de sonner au clocher de Rixviller à l'instant précis où Gontran remettait son cheval aux mains de Jean-Claude, dans la cour du *Chevreuil-d'Argent*.

Monique Clerget, en maîtresse d'auberge élevé dans les bons principes, accourut lui souhaiter la bienvenue.

—Ah ! monsieur le baron, s'écria-t-elle, c'est pour mon auberge un grand honneur de vous recevoir. Comment se porte Mme la comtesse de Kéroual.

Gontran avait compté sur le plus strict incognito, dans ce village qu'il ne faisait que traverser de temps en temps, et dans cette maison où de sa vie il n'avait mis les pieds.

Son désappointement et sa contrariété furent des plus vifs en se voyant connu, et en entendant l'aubergiste lui parler de Mme de Kéroual.

Il fit cependant contre mauvaise fortune bon cœur, et il répondit :

—Mme la comtesse se porte à merveille, et sera certainement sensible à l'intérêt que vous lui témoignez.

Puis, sans transition, il demanda :

—Vous logez ici, n'est-ce pas, un jeune étudiant parisien, M. Léon Randal ?

—Certainement, monsieur le baron, certainement, et je vais avoir l'avantage de vous conduire à sa chambre... la chambre bleue... la plus belle de l'auberge.

Les paroles précédentes s'étaient échangées dans la cour. Monique Clerget tourna sur ses talons et passa la première, afin d'indiquer le chemin à Gontran ; mais jugez de ce qu'éprouva ce dernier, lorsqu'en traversant la grande pièce qui servait de cuisine et de réfectoire aux voyageurs de minime condition, il se trouva tout à coup en face du docteur Louis Perrin, sortant de la petite salle où il venait de déjeuner.

—Eh ! mais, fit le jeune médecin, dont le visage exprima la plus vive surprise, je ne me trompe pas, c'est bien monsieur le baron de Strézy que j'ai l'honneur de saluer...

L'embarras et l'anxiété de Gontran n'avaient plus de bornes. La rencontre du médecin de la comtesse, rencontre impossible à prévoir, était de nature à lui causer les plus graves embarras.

—J'espère bien, monsieur le baron, continua Louis Perrin, que ce n'est pas moi que vous veniez chercher ici, et que personne n'est malade au château de Rochetaille ?

Il n'avait pas fallu plus d'une ou deux secondes à Gontran pour reprendre son sang-froid habituel, et ce fut avec le sourire aux lèvres qu'il répondit :

—Tout le monde se porte bien, mon cher docteur, et si vous me voyez dans cette auberge, c'est que j'y viens visiter un ami. Est-ce donc ici que vous demeurez ?

—Non, monsieur le baron ; mais, en ma qualité de garçon, je suis le pensionnaire du *Chevreuil-d'Argent*.

Gontran prit le bras du docteur et l'emmena hors de la porte des oreilles de Monique Clerget.

—Cher docteur, lui dit-il à voix basse, un service, je vous prie.

—Je suis aux ordres de monsieur le baron.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1359 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.